

J. M. VILLEFRANCHE

BRÈVE BIOGRAPHIE DE

LOUIS VEUILLOT

extraite de *Dix grands chrétiens du siècle* publiée en 1892 chez Bloud & Barral à Paris

Avouons-le, dans la série de ces physionomies contemporaines, il n'en est pas que nous ayons plus particulièrement choyée. Étudier la vie de Louis Veillot nous a fait revivre les heures les plus critiques et les plus agitées de la seconde moitié de ce siècle, qui connut tant de luttes et où si souvent l'erreur triompha du droit. Avec joie nous avons retrouvé dans cette bataille l'athlète dans lequel le talent, pour ne pas dire le génie, égalait le courage, et le courage n'était surpassé que par la foi. Pour redire cette vie dont chaque jour fut une lutte, à laquelle chaque année apportait une gloire nouvelle, il faudrait un livre compact. Par notre esquisse rapide, nous n'espérons point faire suffisamment connaître Louis Veillot; contentons-nous d'inspirer à ceux qui nous liront l'idée de feuilleter les uns après les autres les vingt-cinq volumes de *Mélanges* et de *Lettres*, où une main fraternelle a réuni seulement une partie de l'œuvre immense de celui qui fut à la fois conteur ravissant, poète original, épistolier délicat, philosophe profond et par-dessus tout journaliste.

Journaliste: ce fut le seul titre qu'il ambitionna, s'il ambitionna jamais quelque chose. Admirablement armé pour ces batailles de la presse quotidienne, il aimait son journal avant tout et par-dessus tout. La moitié de ses ouvrages fut écrite avant son entrée à l'*Univers*, ou pendant la durée de la suspension violente et inique de ce journal; l'autre moitié a presque entièrement vu le jour dans l'*Univers*, et le livre n'est qu'un ensemble d'articles, ou un article développé et complété. Aussi, de tous les noms que notre siècle a trouvés pêle-mêle entassés dans ces colonnes si vite parcourues et plus vite oubliées, vous êtes-vous demandé quel est celui qui survivra? Un seul probablement: le nom de Louis Veillot. Pour s'être fait une place dans les célébrités de ce temps au moyen de cette feuille volante, futile et légère, qu'on nomme l'article du jour, il fallait une verve soutenue et point vulgaire. Avec le journal, d'autres sont arrivés aux fonctions publiques, à la popularité, la gloire en gros sous; Louis Veillot seul a atteint la renommée que le temps épure et grandit au lieu de l'effacer.

C'est que le premier il atteignit ce but, déclaré impossible par Sainte-Beuve: faire lire un journal catholique.

Voltaire et les encyclopédistes, avant Sainte-Beuve, avaient été du même avis:

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis.

Cette devise, ils s'étaient juré les uns aux autres de la faire prévaloir, et la mode, les proscriptions et la guillotine aidant, ils s'étaient tenu parole. Un livre, un journal catholique! c'était nécessairement un sermon; il était de bon ton, il était prudent même de regarder cela comme n'existant point.

En effet, la société française, au commencement du siècle, avait tellement oublié Dieu que lorsque ce nom fut prononcé à nouveau pour la première fois par Cuvier, sous la coupole de l'Institut, ce fut un éclat de rire de la part de la docte assemblée. Les hommes attardés autour de ce nom démodé partageaient naturellement dans une large mesure le dédain qui s'attachait à lui. Que dis-je? ils le partagent encore.

Nous lisons plus ou moins, nous autres écrivains catholiques, nos confrères incrédules. Nos confrères incrédules ne nous lisent point. Or ce sont eux, et non pas nous, qui trônent dans les académies, et plus encore dans les cercles et les cafés, où l'austérité même de nos doctrines nous rend intolérables. Allez donc parler de morale à des buveurs, et poser un crucifix entre deux bouteilles!

Un critique fort à la mode écrivait il y a quelques jours, à propos d'un choix de morceaux de prose et de poésie imprimé pour la jeunesse par un libraire catholique belge: «Il paraît que nous possédons un poète appelé le P. Delaporte, et un historien du nom de Baunard.»

«Il paraît!» Le critique dédaigneux n'en est pas même absolument sûr!

Ce que l'on peut affirmer sans hésitation, ô critique, c'est que votre science superficielle a des dessous d'ignorance d'une profondeur insondable.

Mais qu'importe au vulgaire, plus insoucieux encore que le critique?

De Voltaire à Louis Veillot, malgré quelques éclairs passagers de la plume de Chateaubriand, la défense catholique, la littérature catholique, la science catholique échappent à l'attention du public; elles n'existent pas.

Avec quelle amertume Louis Veillot, à ses débuts, a lui-même senti et dépeint cette odieuse mais souveraine prépotence de la sottise victorieuse sans combat!

«Je connais ta force, dit-il en s'adressant au *Siècle*, et je ne la conteste pas. Tu parles tous les jours à cent mille idiots qui n'entendent que ta voix et qui n'en veulent écouter aucune autre; toi seul as de la probité, de la justice, de l'esprit et du style, toi seul es patriote; et s'il te plaît de passer pour chrétien, toi seul le seras. Moi je serai un libelliste, un impie, un jésuite: tu le diras. Qui saura le contraire, hormis quelques centaines d'honnêtes gens qui te font l'honneur de te craindre, et qui protestent tout bas contre tes injures, quand ils sont sûrs de n'être pas entendus? Donc tu veux m'écraser, imbécile, mais tu m'écraseras avec tes pieds, avec tes mugissements, avec ta masse immonde et non avec ton esprit. Tu m'écrases comme le bœuf en fureur écrase parfois le pâtre qu'il rencontre seul et désarmé.

«Triomphe et sois vainqueur, ô bœuf, tu pèses un millier et tu portes au front deux cornes: c'est trop contre une fronde. Seulement écoute ceci: tu m'écraseras, mais je suis un homme et j'aurai dit quelques paroles que tes beuglements n'empêcheront pas d'arriver à l'oreille de ceux qui sont hommes comme moi. Ces paroles leur apprendront à te ramener à l'étable et au labour.»

Louis Veillot paraît; son audace étonne, ses premières polémiques forcent l'attention, sa verve gauloise, sa vigueur et sa souplesse lui retiennent ou lui ramènent quiconque l'a rencontré par hasard une première fois. Quel régal qu'une tartine de Louis Veillot à l'adresse de telle réputation usurpée, de telle outre gonflée de vent dans laquelle lui seul osait enfoncer son épingle! Les connaisseurs, les gourmets attendaient avec impatience le régal annoncé; on le dégustait bien un peu en cachette tout d'abord, on hésitait à convenir de l'attrait qu'on y avait trouvé; mais comme le nombre des dégustateurs croissait, et que tous les rieurs, étaient du même côté – tous, à l'exception de la divinité jetée à bas et de l'outre dégonflée – la renommée du rude journaliste s'imposa éclatante, incontestée, universelle.

Le vulgaire lui-même, qui n'y comprend rien et qui n'est pas capable de distinguer le gros sel gris du sel attique, applaudit de confiance. Tout le monde connut, au moins de nom, ce clérical qui maniait un gourdin sous lequel il ne faisait pas bon. La plupart se le représentaient sous les formes d'un histrion de foire, bien campé sur des jarrets solides, provocateur, insolent et le verbe haut. Seuls les connaisseurs savaient que ce jouteur était aussi, quand cela lui convenait, le plus tendre des hommes ayant un cœur et le plus délicat d'entre les délicats. Aussi clair, aussi fécond et

aussi nourri qu'Armand Carrel ou l'abbé de Genoude, mais moins doctoral et plus varié; aussi énergique que Paul de Cassagnac, mais moins brutal; aussi spirituel que Rochefort, mais moins trivial; bref « toute ta lyre! » pouvait-il dire avec autant de droits, peut-être plus de droits que Victor Hugo.

Quel était-il donc ce novateur hardi, ce croyant audacieux qui, s'emparant d'une arme jusque-là maniée par les seuls adversaires du catholicisme, s'imposait du premier coup au respect de tous? Était-il de vieille souche littéraire? L'éducation de sa jeunesse, les relations, les circonstances de la vie avaient-elles ensemble concouru à le pousser dans la lutte où il devait tenir le premier rang? Nous savons au contraire que tout concourut à comprimer ou à détourner les élans que Louis Veillot enfant ressentait vers le bien et le beau; pour devenir ce qu'il a été, il dut vaincre des obstacles devant lesquels cent autres eussent reculé, ou dont ils eussent été accablés. Il se fit lui-même, écoutons comment; il va nous l'apprendre :

« Un jour François Veillot, tonnelier de Bourgogne, vit à la fenêtre encadrée de chèvrefeuille d'une humble maison une belle et robuste fille qui travaillait en chantant. Il ralentit sa marche, il tourna la tête et ne poussa pas sa route plus loin. La fille était vertueuse autant qu'agréable; elle aimait le travail; l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse; un sens droit et ferme réglait ses discours; les fortunes étaient égales, les cœurs allaient de pair; le mariage se fit. »

Deux ans après, à Boynes, en Loiret, Louis Veillot naissait. C'était en 1813. Son père, malgré son ardeur au travail, ne put réussir à élever sa famille dans cette bourgade. Ruiné par la perte de quelques centaines de francs, il vint – nous citons encore ici Louis Veillot – « cacher sa misère au sein de Paris. » Mais il n'y réussit guère mieux.

« En nous épargnant tout ce qu'ils pouvaient nous sauver de leurs souffrances, nos parents ne savaient une nous dire: "Habitez-vous à la peine que vous aurez!" Et pas un mot de Dieu... Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur, ils ne connaissaient pas Dieu. »

C'est seulement quand Louis Veillot eut dix ans que la gêne disparut de la maison paternelle. Mais l'aisance ne fut jamais assez grande pour permettre à François Veillot le luxe d'envoyer ses fils au collège. Le jeune Louis apprit à lire aux cours du soir de l'école de son quartier; il dévora dans sa chambre quelques livres attrapés au hasard ou prêtés par des amis: il n'étudia les classiques qu'après son entrée dans le journalisme. Pour apprendre avec cette éducation-là une langue correcte, fine et nerveuse comme celle qu'il parlait déjà dans ses premiers articles, il fallait un goût naturel exquis et une âpreté au travail vraiment extraordinaire.

À douze ans, le jeune Veillot, sachant lire et compter, devait commencer à gagner sa vie. Il fut placé dans une étude d'avoué, avec appointements de cinq francs par semaine.

« J'allai demeurer, dit-il, hors de la maison paternelle. Abandonné dans le monde, sans guide, sans conseils, sans amis, pour ainsi dire sans maître, à treize ans, et sans Dieu: ô destinée amère! je rencontrais de bons cœurs; on ne manqua pour moi ni de générosité ni d'indulgence; mais personne ne s'occupa de mon âme, personne ne me fit boire à la source sacrée du devoir. Les rues de Paris faisaient l'éducation de mon intelligence; les propos de quelques jeunes gens, au milieu desquels j'avais à vivre, celle de mon cœur: hors un qui vint trop tard et s'en alla trop tôt, ils n'imaginaient pas qu'il y eût quelque retenue à s'imposer devant l'enfance. C'étaient d'honnêtes jeunes gens; mais ils sortaient du collège, ils faisaient leur droit, et, selon la mode du temps, ils étaient libéraux. Ceux qui m'aimaient le plus me menaient au spectacle; ceux qui me trouvaient de l'intelligence me prêtaient des livres; et je continuai par moi-même, en pleine liberté, des études que j'avais déjà commencées sur les romans de Paul de Kock et de Lamothe-Langon. »

L'avoué chez lequel le jeune Veillot gagnait ses quinze sous par jour portait un nom connu. C'était M. Fortuné Delavigne, frère du poète, et à ce nom ce fidèle serviteur du papier timbré devait d'avoir conservé des goûts et des fréquentations très littéraires. Louis Veillot entra ainsi en relations avec Scribe, Barbier et plusieurs autres jeunes auteurs de l'époque; il lut leurs œuvres, s'exerça à composer aussi, les faisant juges de ses premiers essais. Et la littérature le passionna à tel point qu'il passait souvent la nuit presque entière, ne gardant qu'une heure ou deux pour le sommeil, à corriger ou refaire une dissertation littéraire. Quant aux paperasses de la basoche, il les transcrivait en songeant à une rime rebelle. «J'ai copié vingt-deux actes, disait-il un soir en récapitulant sa journée; mais du diable si j'en ai lu un seul!»

Parmi les clercs de l'étude Delavigne se trouvait le jeune Olivier Fulgence, devenu plus tard homme de lettres connu. Fulgence, qui avait abandonné la procédure pour le journalisme, était chargé de la rédaction de l'*Écho de Rouen*. Il proposa à Louis Veillot une part de cette rédaction. Jugez si le jeune clerc d'avoué fut heureux d'accepter cette situation, qui répondait à toutes ses espérances!

L'*Écho de Rouen* était un journal très modéré d'allures, très ministériel, disons le mot, très bourgeois; il avait peu de lecteurs. Le jeune écrivain s'occupa d'abord de la chronique, puis aborda l'article politique. C'est ainsi, dit Louis Veillot, que «sans autre préparation, je devins journaliste. Je me trouvais de la résistance, j'aurais été aussi volontiers du mouvement, et même plus volontiers. C'est un aveu dont je ne refuse pas l'ignominie; je veux publier que c'est la religion seule qui m'a fait comprendre le véritable honneur et qui m'a rétabli dans ma dignité».

En novembre 1832, Louis Veillot fut appelé à Périgueux comme rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne*. Il y trouva des partis très ardents à la lutte et se jeta à corps perdu dans la polémique. Il y gagna l'amitié et la protection d'un préfet et plusieurs duels. «Il en accepta, dit son frère, deux qu'il n'avait pas proposés, l'un pour cause littéraire, l'autre pour cause politique. Il n'avait, de sa vie, touché une arme, et à la première rencontre, on lui mit dans la main son pistolet tout armé. La balle du premier adversaire effleura son chapeau, celle du second perça ses habits... Dix ans après, se trouvant avec son frère et ses jeunes sœurs sur le lieu du combat, il les fit mettre à genoux avec lui pour remercier Dieu de l'avoir préservé et lui demander pardon.»

Cette école de la polémique quotidienne avait développé et mis en valeur les merveilleuses aptitudes de Louis Veillot. Le jeune journaliste avait déjà une plume alerte, mordante, qui le faisait lire au-delà de Périgueux. On l'appela à Paris. Mais à mesure que la notoriété était venue, le peu de convictions qu'il avait apporté dans ses premières luttes s'en était allé. «Et il ne se donnait pas deux mois pour n'être plus qu'un de ces *condottieri* de la plume qui vont vendre d'un camp à l'autre moins encore leur bravoure que leur inactivité.»

Il passa de la *Charte de 1830* à la *Paix*, et allait entrer au *Constitutionnel* quand, au mois de mars 1838, il fut emmené à Rome par son ami Olivier Fulgence.

C'est là que Dieu l'attendait pour se révéler à lui; mais le voile épais ne fut soulevé devant ses yeux que progressivement.

Les deux amis arrivèrent à Rome pendant les fêtes de la semaine sainte. Malgré lui, Louis Veillot emporta une impression profonde des cérémonies de l'Église et de ses appels à la pénitence. Il faudrait citer ici tout entières les pages de *Rome et Lorette* où sont racontées les luttes intérieures terribles desquelles Louis Veillot sortit armé pour la foi et prêt à la rude mission que lui réservait la Providence.

Veillot passa quelque temps à Rome et c'est là que du P. Rozaven, jésuite, et de quelques autres amis très chers dont il a toujours parlé avec reconnaissance, il apprit les premiers dogmes de cette religion à laquelle jusqu'à ce jour il avait eu à peine le temps de penser. Sa foi humble et

ferme, son esprit amoureux de la logique et du vrai, firent peu à peu de lui un chrétien éclairé. Les doutes et les indécisions restées attachées comme un boulet à ses premiers essais de journaliste l'avaient presque dégoûté d'un métier vénal pour tant d'autres; découragé, indécis de la vérité, il allait cesser d'écrire. Mais dès que sa conversion lui eut fait connaître la voie, la vérité et la vie, il se releva, regardant comme un devoir de confesser hautement devant les hommes la grâce immense qui venait de lui être faite; il ne quitta plus des yeux ce phare de la philosophie chrétienne, qui maintenant brillait devant sa nacelle errante, et il ne songea plus qu'à en faire profiter d'autres, ballottés comme lui dans les ténèbres.

Après un voyage qu'il a raconté dans son premier ouvrage, *Pèlerinages en Suisse*, Vuillot rentra à Paris. Il n'était point sans inquiétudes. Sa conversion récente n'allait-elle pas lui ôter les moyens de soutenir sa famille? Impossible, en effet, de rester chrétien militant dans la presse gouvernementale, qui avait pour mot d'ordre de ne parler de religion que le moins possible. Toutefois cette épreuve, que sa foi avait d'avance acceptée avec joie, fut moins pénible qu'il ne l'avait craint. On lui offrit une place de sous-chef d'un bureau du ministère de l'Intérieur, puis d'attaché au cabinet du ministre.

Il passa là plusieurs mois fort utiles, fort occupés à son point de vue personnel, car sa situation étant presque une sinécure, il pouvait étudier et écrire. C'est pendant qu'il était attaché au ministère de l'Intérieur qu'il publia, outre les *Pèlerinages en Suisse*, *Pierre Saintive*, *Rome et Lorette*, *le Rosaire médité*, *Agnès de Laurens*, *l'Honnête femme*, *les Français en Algérie*. Ce dernier livre était le résumé d'impressions de voyage recueillies en Algérie même, auprès du maréchal Bugeaud, chez lequel Vuillot alla passer quelques semaines tout en conservant ses fonctions d'attaché de cabinet.

S'il eût voulu arriver à la fortune, il n'avait qu'à se laisser porter tout doucement par le courant; la position qu'il occupait menait aux préfetures, aux administrations financières, au conseil d'État; c'est là que parvinrent presque tous ses camarades et amis de la première heure. Mais il avait une tout autre ambition: «J'ai demandé à la Sainte Vierge, écrivait-il de Suisse à la fin de son pèlerinage, non pas d'aider à ma fortune, mais de vous soutenir et de vous garder tous, mes chers enfants.» Au même moment Vuillot perdait son père; cette mort lui rappela qu'il avait une mission à remplir dans cette société impie, qui avait rendu si triste et si dure la vie du pauvre tonnelier. Vuillot se sentait animé d'une sainte colère devant la tombe paternelle, «il comptait les joies qu'aurait pu goûter, malgré sa condition servile, ce cœur vraiment fait pour Dieu; joies pures, joies inénarrables et célestes, dont, par le crime d'une société que rien ne peut absoudre, il avait été brutalement privé...» Il maudissait «la grande iniquité sociale, le crime d'impiété par lequel est ravie aux déshérités de ce monde la compensation que Dieu avait attachée à l'infériorité de leur sort.»

Dès lors Louis Vuillot renonça à sa place et entreprit la bataille en rentrant dans la rédaction active d'un journal. Cela convenait mieux à son tempérament, encore mieux à son esprit de dévouement, à son amour de la vérité, car maintenant il avait un tempérament admirablement trempé pour ces luttes de la presse moderne. C'est là seulement qu'il pouvait faire du bien; il le sentait.

«Le journal, écrivait-il, est la vraie arme, l'arme de précision. Il s'occupe du fait chaud et vivant, il commente le document de la veille et du jour, il dit le mot de la charade politique avant qu'elle soit jouée, il allume partout le gaz là où la nuit artificielle porte ses ombres. Le journal est immédiatement lu par des milliers d'amis et d'adversaires. Il fortifie les uns, il embarrassé les autres et les contraint à se démasquer; il a quelque chance d'instruire la bonne foi ignorante.»

Inutile de dire dans quel journal entra Louis Vuillot; son nom est aussi connu que celui de l'écrivain lui-même.

L'Univers avait été fondé en 1834 par M. Bailly, le principal initiateur, avec Ozanam, des conférences de Saint-Vincent de Paul. Se plaçant uniquement sur le terrain religieux, il n'était pas l'adversaire, mais il était moins encore le flatteur du gouvernement de Juillet. Seulement, à chaque fin de mois, on se demandait s'il vivrait encore le mois suivant.

Du jour où Louis Veuillot prit la direction, *l'Univers* devint une puissance. Voici quel était son programme :

« Nous voulions d'abord la liberté d'enseignement. Les forces, de notre côté, n'étaient pas considérables. Nous avions dans les Chambres M. de Montalembert; c'était beaucoup, mais c'était tout; dans la presse *l'Univers* avec douze cents abonnés: fort peu d'amis dans le monde religieux, point du tout dans le monde politique. Voilà les débuts.

« On avait, même en politique, une conduite générale bien arrêtée; l'absence de toute hostilité systématique contre le pouvoir. On admettait 1830 avec sa Charte, son roi, sa dynastie, et on se bornait à tâcher d'en tirer parti pour la liberté de l'Église. La résolution était formelle de n'aller ni à gauche ni à droite.

« Sur les questions religieuses, accord parfait: l'amour de l'Église sans réserve; les doctrines romaines sans mystères, la conviction absolue que le successeur de saint Pierre est le vicaire de Jésus-Christ, que sa parole est infaillible, que ses décrets sont irréfutables et qu'il a dans l'Église tous les droits qu'il s'attribue. »

C'était un programme neuf, d'une hardiesse telle à ce moment qu'il parut dangereux même à des chefs de l'Église; il fallut le talent de Louis Veuillot pour que l'œuvre vécût, pour qu'elle prospérât et rendit les éminents services dont nous nous apercevons encore aujourd'hui. Le pouvoir prit peur de voir se grouper les forces éparses jusque-là de l'activité catholique, et la presse légitimiste y vit une tentative d'accaparement de ces forces au profit du régime de juillet. Tout le monde regardait avec défiance le nouveau venu, dont la hardiesse effrayait, dont le talent pourtant s'imposait. Le parti catholique vivait maintenant, il parlait à la tribune, il parlait dans la presse, et les insulteurs de la foi, jusque-là maîtres absolus de la littérature politique, trouvaient en face d'eux de rudes jouteurs qui leur rendaient coup pour coup. « Nos idées, disait modestement Louis Veuillot quand le succès fut devenu déjà un triomphe, nos idées n'emportent pas le monde, elles le retiennent. Nous sommes plantés comme des digues qui rompent le courant et sur lesquelles un certain nombre de naufragés se sauvent. »

À côté du rédacteur en chef de *l'Univers* étaient venus se placer MM. Léon Aubineau, Coquille, Jules Gondon, les deux Riancey et surtout Eugène Veuillot, un frère tendrement aimé du grand polémiste, converti après lui mais par lui.

Nous ne pouvons résister au désir de citer ici un fragment de lettre qui montre quel souci fut pour Louis Veuillot cette conversion de son frère et quelle joie elle lui causa au jour où il put enfin lui écrire: « Depuis que tu marches sous l'égide d'un *Ave Maria*, je me soucie moins de ton avenir...

« Non, tu ne sais pas, et nul ne le sait, s'il n'est chrétien, ce que Dieu peut faire d'un homme et toutes les belles récoltes qu'il peut tirer du champ le plus aride. Aide-nous, mon frère; soyons doublement frères par le sang et par la foi. Depuis longtemps, je n'osais plus rien te dire, je me contentais de prier. Je vois bien, et j'en bénis Dieu, que mes prières n'ont pas été entièrement perdues; mais il faut que tu viennes à notre secours pour te sauver. Te sauver entends-tu? Hélas! que ce mot est terrible quand c'est un frère qui le dit à son frère!... Recommande-toi à la Sainte Vierge; et, si tu ne sais pas de prières, dis seulement: *Ô Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous!* »

« Nous voulons d'abord la liberté d'enseignement, » ce premier article de son programme valut à Louis Veillot ses premières poursuites judiciaires. L'Université, menacée dans son monopole, entama contre l'*Univers* une polémique dans laquelle entra le ministre de l'instruction publique lui-même. À l'une de ces attaques, Louis Veillot répondit par sa *Lettre à M. Villemain, ministre de l'instruction publique*. Cette lettre, publiée en brochure, eut un retentissement considérable et établit définitivement la réputation de polémiste de son auteur. L'épiscopat en entier appuyait Louis Veillot dans sa campagne. Le gouvernement, sentant l'Université à bout de bonnes raisons, fit intervenir les gendarmes. Pour avoir publié un compte rendu d'un procès intenté à l'abbé Combalot et avoir fait précéder ce compte rendu d'une préface, Louis Veillot fut traduit devant la cour d'assises sous la triple inculpation de « provocation à la désobéissance aux lois, attaque au respect dû aux lois, apologie de faits réputés crimes ou délits. » Il fut condamné, en même temps que le gérant de son journal, à un mois de prison et trois mille francs d'amende.

Coïncidence curieuse, – c'était M. Hébert, ancien directeur de l'*Écho de Rouen*, qui occupait dans ce procès, comme procureur général, le siège du ministère public. Ce bon M. Hébert, qui avait ouvert la carrière du journalisme au terrible lutteur contre lequel il bataillait péniblement à l'audience, reçut en récompense de ses bons services le portefeuille du ministère de la justice et la réplique suivante de Louis Veillot :

« Je suis sûr que votre jugement, auquel je me sou mets, n'abattrà pas mon courage. Je continuerai d'aimer avec passion la religion, la justice et la liberté. Si M. l'avocat général prétend aimer toutes ces choses autant que moi, il les aime au moins d'une autre façon. Je souhaite qu'il ne s'en repente pas. Pour moi, je suis inébranlable dans la voie que j'ai prise ; j'y marche avec tant de conviction que je ne puis pas ne pas y rester, lors même que d'aussi bons chrétiens que M. l'avocat général viennent m'y frapper. »

Après avoir payé son amende et parfait son mois de prison, Louis Veillot fut plus ardent encore dans l'énergie de ses revendications. Le succès de l'*Univers* grandissait toujours. Non seulement les catholiques osaient maintenant se défendre, mais ils prétendaient, comme citoyens, former un groupe pouvant peser sur le pouvoir et obtenir ainsi leur part d'influence dans la direction des affaires. Le succès de l'*Univers* n'eut qu'un écueil : il excita des prétentions opposées parmi ses directeurs et quelques chefs du nouveau parti catholique. Les uns se plaignaient que Louis Veillot n'eût pas assez de mansuétude évangélique, comme si le Christ lui-même, pour chasser les vendeurs du temple, n'avait eu recours qu'à la persuasion ; les autres, voyant l'*Univers* devenu une force considérable, voulurent mettre la main sur l'œuvre elle-même et la détourner de son but pour s'en servir dans un intérêt de parti. Louis Veillot donna habilement sa démission quelques jours avant la révolution de février.

Ce coup de foudre « eut pour résultat de confirmer les dissentiments ». M. de Coux quitta l'*Univers* pour aller fonder l'*Ère nouvelle* ; MM. de Montalembert et Dupanloup se retirèrent également, et Louis Veillot rentra dans son œuvre, où désormais son autorité ne fut plus contestée.

L'*Univers* reconstitué ne fit point trop mauvais accueil au gouvernement provisoire. Le régime qui venait de disparaître, tombant sans honneur après avoir régné sans force, n'avait jamais osé être favorable aux catholiques ; de plus, on pouvait accorder crédit à certains membres du gouvernement provisoire : Lamartine, Arago, Marie. Aussi le 2 février, après avoir vu revenir M. de Montalembert avec plus de joie que de surprise, Louis Veillot traçait, de concert avec lui, le programme suivant :

« Tout est emporté par la tempête ; des hommes nouveaux vont paraître sur la scène, Dieu fait son œuvre par toutes les mains. Il marchera à ses desseins par des voies que le monde ignore.

«Aujourd'hui comme hier, rien n'est possible que par la liberté; aujourd'hui comme hier, la religion est la seule base possible des sociétés; la religion est l'arôme qui empêche la liberté de se corrompre.

«C'est en Jésus-Christ que les hommes sont frères, c'est en Jésus-Christ qu'ils sont libres.

«Une liberté sincère peut tout sauver.

«Le nouveau gouvernement a de grands devoirs envers la France, envers la société humaine tout entière. Nous lui souhaitons de pouvoir les remplir. Tous les gouvernements ont en eux la faculté de s'affermir; il leur suffit d'aimer la justice et de servir franchement la liberté.»

Après tout, les catholiques, ayant fidèlement rempli envers le gouvernement de juillet le devoir de respect et d'obéissance pouvaient accorder le même crédit au nouveau pouvoir et l'attendre à l'œuvre.

Donc l'*Univers*, nous ne voyons pas pourquoi on le lui a reproché, ne demandait pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec une république respectant la liberté de l'Église. Mais on s'aperçut, au bout de quelques semaines, que Ledru-Rollin et Louis Blanc en fabriquaient une toute différente. Ils chassèrent les jésuites, fermèrent des églises; Ledru-Rollin demanda au pays d'envoyer des députés «capables de comprendre et d'achever l'œuvre du peuple». On savait ce que cela voulait dire.

Dès lors l'*Univers* fit de l'opposition, mais en dehors de tout groupe. Survint la grosse question de l'élection présidentielle. Des deux candidats principaux, l'un, le général Cavaignac, tenait d'un père conventionnel des traditions peu sympathiques à la liberté religieuse; l'autre, le prince Louis-Napoléon, avait mal débuté dans la vie politique en portant les armes contre le Pape dans les Romagnes; de plus, ses échauffourées de Strasbourg et de Boulogne annonçaient un aventurier plutôt qu'un homme d'État. Mais il avait pour lui le prestige de son nom et un charme personnel presque irrésistible. Il voulut essayer l'effet de ce charme sur Louis Veillot, derrière lequel il voyait la majorité des catholiques, et il lui fit proposer une entrevue. Le journaliste fut encore plus habile et plus fin; il répondit que M. de Montalembert était le chef du parti catholique, que par lui ou pouvait savoir tout ce que pensaient, voulaient et désiraient ses amis; bref, que M. de Montalembert avait seul assez d'autorité et de titres pour parler en leur nom.

Quelques jours après, le prince Napoléon était élu président; Louis Veillot avait gardé toute son indépendance, on verra qu'il s'en servit plus tard. En attendant, séduit plus qu'il ne consentait à le reconnaître par les promesses et les premiers actes du prince-président, il l'encouragea. Il écrivait au lendemain de la proclamation de l'empire:

«Nous ne sommes ni vainqueurs, ni vaincus, ni mécontents. Nous n'avons rien à dire lorsque rien de ce que nous aimons par-dessus tout n'est ni attaqué ni menacé. Nous regardons passer les événements. Jamais ils n'offrirent à l'intelligence chrétienne de plus grandes et de plus consolantes leçons.

«Que le prince se souvienne de la confiance que le pays a mise en lui, non le pays qui jalouse et discute le pouvoir, mais le pays qui demande au pouvoir la justice, la force et la paix. Le prince peut beaucoup pour le mal comme pour le bien; mais Dieu ne soutient longtemps que ce qui est juste, et la France n'a longtemps d'estime que pour ce qui est grand.»

Avant de suivre plus loin les événements, il convient de rappeler brièvement trois polémiques célèbres, survenues à cette époque, et qui mirent Louis Veillot aux prises non plus avec des adversaires, mais avec des amis qu'il avait vus à côté de lui aux premiers jours de la lutte.

M. de Falloux, devenu ministre de l'instruction publique et des cultes, avait voulu donner une juste satisfaction aux revendications des catholiques pour la liberté d'enseignement. Une commission fut nommée pour préparer ce projet de loi; elle comprenait des partisans de la liberté

comme M. de Montalembert, des universitaires comme M. Cousin: dès lors, le projet qu'elle proposa fut mitigé par toutes sortes de réserves; c'était une transaction entre la liberté et le monopole. Nombre de catholiques n'en furent point satisfaits, Louis Veuillot le premier, et il déclara hautement qu'on ne pouvait accepter une diminution de la liberté, qu'il fallait tout ou rien, qu'on ne pouvait consentir, entre autres, aux inspections de l'Université dans les petits séminaires. Le Ministre, aussi bien intentionné que lui, répondait qu'en l'état des esprits, c'était tout ce qu'on pouvait obtenir de l'Assemblée nationale. *L'Univers*, pour cette fois, se vit abandonné non seulement de MM. de Montalembert, de Melun, et de l'abbé Dupanloup, mais de la plus grande partie des évêques. *L'Ami de la religion*, qui acceptait la transaction, l'emporta.

Louis Veuillot allait retrouver comme adversaire cet éminent abbé Dupanloup, dont ses meilleurs amis disaient: «Homme étrange! on ne peut rien faire sans lui, et rien faire avec lui!» Ce fut dans la question des classiques, en 1852.

«De quoi s'agissait-il au fond? dit M. Eugène Veuillot. Il s'agissait simplement de savoir s'il ne conviendrait pas que la jeunesse chrétienne fût désormais plus largement nourrie d'esprit chrétien. Mgr Parisi, alors évêque de Langres, avait demandé que les institutions religieuses se servissent un peu moins des auteurs païens et beaucoup plus des auteurs chrétiens. M. l'abbé Gaume, avec l'approbation du cardinal Gousset, archevêque de Reims, venait de faire un livre en ce sens.»

Veuillot adopta chaudement leurs idées. Il pensa à son tour que le meilleur chemin pour conduire un jeune homme à la vie chrétienne n'est peut-être pas celui qui passe à Paphos, et que la fréquentation de Jupiter et de ses Danaé, de ses Europe et de ses Vénus, pouvait nuire à l'esprit de sacrifice, de mortification et de pureté, qui est l'essence du christianisme. Cette opinion était légitime. Peut-être, en la soutenant, *l'Univers* dépassa-t-il le but et la mesure; car c'était, au fond, une question de mesure. Les classiques grecs et latins dangereux pour les cœurs et les imaginations, ont un goût très pur et des formes inimitables; l'Église, gardienne de la vérité et de la vertu, n'a que peu d'orateurs et de poètes capables de les remplacer (nous ne parlons pas des Français ni, en général, des modernes). Il s'agit donc d'amender au mieux les païens par les chrétiens, en prenant chez les uns la perfection de la forme, chez les autres celle de la doctrine.

Louis Veuillot et ses amis furent accusés de diffamer le passé de l'Église. C'étaient des barbares, des iconoclastes, ils organisaient une croisade en sabots contre la civilisation, et les plus chaudes accusations sur ce thème ne vinrent pas de l'Université. Mgr Dupanloup, devenu évêque d'Orléans, «très compétent dans les questions de littérature et d'éducation» (cette remarque est de Louis Veuillot lui-même dans ses *Mélanges*), adressa aux professeurs de ses petits séminaires une circulaire où les partisans de la réforme des classiques étaient fort malmenés. Louis Veuillot y répondit; il était en droit de défendre l'opinion qu'elle combattait, mais il se donna le tort, il en convint plus tard, d'attaquer directement un document épiscopal. L'évêque d'Orléans répondit par une sentence longuement motivée, qui interdisait la lecture de *l'Univers* dans les maisons d'éducation de son diocèse. Frappé dans ses intérêts comme dans sa liberté légitime, le publiciste fit appel à une autorité supérieure, et en même temps que pour les sévérités analogues édictées à l'occasion de Donoso Cortès et de l'abbé Gaduel, par l'archevêque de Paris, Pie IX intervint et remit chaque chose à sa place. Ainsi la discorde tomba, une fois de plus, sur un mot du successeur de Pierre:

*Hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescunt.*

Nous avons raconté ailleurs dans ce volume, à propos de Donoso Cortès, la troisième de ces polémiques retentissantes qui mit *l'Univers* aux prises avec M. le chanoine Gaduel. N'y revenons point, sinon que pour constater que, s'il y eut des excès regrettables de part et d'autre, non

seulement l'éloquence et l'esprit, mais le calme, la dignité, la correction des procédés, furent plus souvent du côté de Louis Veillot.

Qu'il se soit plus d'une fois trompé, qu'il ait cru trop naïvement à la loyauté de Napoléon III après le coup d'État, qu'il ait criblé de ses traits des ennemis incertains qu'il confirmait par là dans leur inimitié, et même des amis sincères qu'il méconnaissait, certes, on peut le lui reprocher; mais en manquant d'indulgence dans le reproche, on manquerait de justice. Tenons compte à un journaliste et du tempérament, sans lequel il ne serait pas bon journaliste, et des nécessités de l'improvisation quotidienne. Il est facile au spectateur, tranquillement assis à l'ombre sur le haut de la montagne, de critiquer les manœuvres de ceux qui combattent dans la plaine, ignorant le plus souvent les mouvements de l'ennemi qui leur sont dérobés par la poussière, la fumée, l'interposition des bois.

Le reproche le plus sérieux et le plus fréquemment mérité par Louis Veillot fut son intolérance à l'égard de ceux de la même armée qui ne combattaient pas exactement comme lui. Quiconque n'était pas de son avis sur tous les points ne l'était sur aucun, et le gallican de bonne foi, le catholique libéral dans le sens d'ami de la liberté, jusqu'au simple fidèle regrettant la poésie de la liturgie parisienne ou lyonnaise, étaient traités, dans l'*Univers*, en païens et en publicains. Ce tort, pour être réciproque, n'en fut pas moins grave. Nous ne voulons pas examiner lesquels, du journal ou de ses adversaires, furent les plus ardents à cette sorte de guerre civile et les plus lents à en reconnaître le crime; nous ne rechercherons pas si, par exemple, Mgr Dupanloup ne se montra pas souvent très amer contre le polémiste laïque, et s'il ne fut pas plus provocateur que lui. Ce sont là des faiblesses; le ciel nous préserve de les proposer à l'admiration, encore moins à l'imitation des successeurs du grand évêque ou du grand journaliste.

Lorsque sur un modèle on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il faut lui ressembler.

Tâchons, nous tous qui manions la plume ou la parole, tâchons de faire des actes fréquents d'humilité; alors les actes de charité nous coûteront moins. Et tenons-nous-en à la maxime du bon saint François de Sales: «L'Église, pauvre mère poule qui s'efforce de nous réunir tous sous ses ailes, a bien assez à faire à nous défendre contre le milan, sans que nous nous entrebecquions entre nous.»

Cependant, à propos des luttes fratricides du passé, une constatation se présente et s'impose à qui veut juger impartialement. Lorsque – pour continuer la comparaison de saint François de Sales – lorsque s'élevait dans le poulailler quelqu'un de ces combats de coqs qui mettaient tout en mouvement et qui attiraient bien vite l'attention du dehors, les amis, les frères des combattants, sous les regards attristés de la mère poule, se partageaient; ils se rangeaient les uns contre le coq terrible qui avait nom Veillot, les autres de son côté; mais les ennemis communs, les milans du *Journal des Débats*, les vautours du *Siècle* et les chouettes des Loges, tous ces étrangers accourus pour entretenir et envenimer la bataille, n'hésitèrent jamais; tous ces oiseaux de proie qui haïssent l'équité, tous ces oiseaux de nuit que trop de lumière offusque, se portaient d'un même vol à la rescousse des adversaires de Veillot; et si à leurs cris d'encouragement ils jugeaient opportun d'ajouter le renfort de leurs coups de bec, toujours c'était Veillot qui avait à défendre ses plumes.

Quand il s'agit de juger un homme ou la valeur de ses doctrines, souvenons-nous de l'axiome posé par Joseph de Maistre: «Voyez de quel côté sont les ennemis de l'Église!»

C'est par cette remarque qu'un journal italien, l'*Armonia*, mit fin à la dernière des tentatives, celle-ci peu loyale, dirigée contre l'existence du journal. Nous voulons parler de *L'Univers jugé par lui-même*, brochure anonyme, dont l'auteur se découvrit en justice et se désavoua.

Cependant Napoléon III s'était lassé des sept années de sagesse qui promettaient un beau règne. Subitement, spontanément, sans provocation aucune des ennemis qu'il se donnait, il était retourné à ses chimères de jeunesse; il ressuscitait en France les anciens partis à peu près morts; il allait faire l'unité italienne, faire l'unité allemande et défaire l'unité française.

Il fallut quelque temps aux catholiques pour croire à cette volte-face, tant elle parut surprenante, invraisemblable, insensée. Louis Veillot, entre ses sympathies pour le gouvernement et son devoir, n'hésita pas un instant. Sitôt la guerre de 1859 déclarée, il comprit qu'il serait au-dessus des forces humaines de concilier la Révolution et la papauté, et que jamais l'Empereur ne tiendrait l'engagement solennellement pris, même à le supposer sincère: «Nous n'allons pas en Italie pour ébranler le pouvoir temporel.» Il accentua donc ses inquiétudes puis sa résistance. La confiance à laquelle il s'était livré depuis sept ans se trouvait trompée; mais combien il dut s'applaudir de ne s'être jamais donné sans conditions, et de n'avoir pas accepté le prix de ses services!

Le gouvernement ne pouvait tolérer longtemps cette voix importune au milieu du silence universel, qui jusqu'ici n'avait été rompu que par le concert des éloges. *L'Univers* reçut de nombreux avis confidentiels. Assurances les plus formelles, promesses, menaces, rien n'y fit; il redoubla ses cris d'alarme. Il reçut alors du ministère de l'intérieur, officiellement, deux avertissements successifs. En matière de presse, il en était en ce temps-là comme en matière d'apoplexie; à la troisième sommation, le journal «averti» était suspendu ou même supprimé. C'était la mort de son œuvre en perspective. Louis Veillot resta sur la brèche, l'attendant sans crainte et souhaitant seulement une occasion glorieuse. Elle vint dans la publication de l'Encyclique *Nullis certe verbis*, appréciant les attentats qui venaient d'être dirigés contre la papauté. En lisant les épreuves qui devaient publier le lendemain cette Encyclique dans son journal, Louis Veillot dit: «Voici la mort, demain nous serons supprimés.» La traduction française de l'Encyclique parut le 29 au matin; le soir du même jour, un décret impérial supprimait *l'Univers*.

Au lendemain de ce coup de force, *l'Univers* envoyait au souverain pontife une lettre où nous trouvons ces lignes:

«Une Encyclique de Pie IX avait rendu la vie à *l'Univers*, c'est pour une Encyclique de Pie IX que la vie lui est ôtée. Dieu et Pie IX soient bénis tous les deux! Notre œuvre était bien à vous, Très Saint Père, et nos vœux, et nos travaux, et nous-mêmes nous sommes toujours à vous.»

Le Pape répondit en félicitant les rédacteurs de *l'Univers* d'avoir entrepris, «depuis longtemps et de tout cœur, de soutenir et de défendre la très belle et très noble cause du Saint-Siège et de l'Église.» Il les remerciait de l'ardeur avec laquelle ils avaient toujours «sans peur aucune, réfuté les journaux impudents, défendu les lois de l'Église et combattu pour le pouvoir temporel donné aux pontifes de Rome par la Providence.» Cette lettre courageuse, blâme direct contre la mesure qui avait frappé *l'Univers*, n'était peut-être point très diplomatique; mais Pie IX ne faisait point de diplomatie, il disait tout haut ce qu'il pensait et s'en trouva bien en cette circonstance.

L'Empereur sentit en effet, par l'émotion que souleva la suppression de *l'Univers*, et par la lettre du pape répondant à cette mesure, qu'il était allé trop loin dans la voie de la complaisance à l'égard des catholiques gallicans, des universitaires, des académistes et des incrédules, qui tous s'étaient unis pour faire écraser *l'Univers*. Il accorda à la rédaction du journal disparu de se reformer en créant un nouveau journal, *le Monde*. Une seule condition fut imposée: M. Louis Veillot ne devait pas inspirer le *Monde*, ni y écrire. Louis Veillot accepta, pour ne pas laisser l'Église de France sans défense, ni dans l'inaction et peut-être dans la misère, ses anciens collègues restés ses amis. Il avait promis de demeurer étranger au successeur de *l'Univers*; il tint parole.

Réduit à l'état d'ouvrier en chambre, il partagea son temps entre Rome et Paris. Le pape et toute l'aristocratie romaine lui firent le plus aimable accueil. «Ce veinard de Veillot, disait un de ses confrères libres penseurs; il a toujours deux choses pour lui: le pape et la grammaire!» Plusieurs journaux lui offrirent une place dans leur rédaction. M. de Villemessant s'honora en lui faisant demander si, moyennant trente mille francs par an, il consentirait à réserver sa prose au *Figaro*. «Je ne lui demande que deux ou trois articles par mois; je me contenterai même d'un seul, pourvu qu'il ne collabore à aucune autre feuille.» Mais l'ancien directeur de l'*Univers* s'était promis de ne reprendre la plume de journaliste que chez lui, dans une feuille lui appartenant, comme l'ancienne. Il demanda vainement, par deux fois, l'autorisation de créer cette feuille. On la refusa; il attendit; il prévoyait bien qu'un jour viendrait où l'Empire se verrait forcé d'élargir le cercle du droit commun, et où lui-même en profiterait, sans avoir besoin de remercier personne.

Les courtisans de l'Empire et de la Révolution, deux puissances qui pour le moment n'en faisaient qu'une, n'eurent pas tous la pudeur de s'abstenir de frapper un homme qui ne pouvait se défendre. Émile Augier fit contre Louis Veillot une comédie odieuse, *Le Fils de Giboyer*, dans laquelle il prétendait le peindre mais prouvait simplement qu'il ne le connaissait pas. Le journaliste désarmé répondit par une brochure dédaigneuse: le *Fond de Giboyer*. Il publia aussi, dans la même période, les *Coulevres* et les *Satires*, *Çà et là*, *l'Illusion libérale*, le *Parfum de Rome* et les *Odeurs de Paris*. Ce dernier ouvrage eut un retentissement sans précédent.

Bien loin de se réjouir des erreurs de la politique impériale, qu'il n'avait pu conjurer, il en souffrait profondément. L'auteur de ces lignes se rappelle l'avoir rencontré le jour où arriva à Paris la nouvelle des préliminaires de paix de Nikolsbourg, qui consacraient, grâce à la médiation de celui-là même qui aurait dû tout faire pour les mettre à néant, les résultats de la bataille de Sadowa, c'est-à-dire la suprématie de la Prusse en Allemagne. C'était chez le libraire Palmé, éditeur de la *Revue du Monde catholique*, dirigée par M. Eugène Veillot et à laquelle Louis donnait de temps à autre quelques pages; moi-même j'y écrivais alors assidûment.

Le grand polémiste sortait de Saint-Sulpice et paraissait en proie à une vive émotion. Nous échangeâmes nos impressions sur l'événement du jour, qui mettait en liesse les officieux, les révolutionnaires et la masse toujours énorme des inconscients.

«L'Empereur trahit son fils! s'écria Louis Veillot.

— Hélas! ajoutai-je, et, qui pis est pour nous, du même coup il trahit les nôtres!»

Ces pressentiments sinistres devaient se réaliser plus vite et plus complètement que nous n'eussions voulu le prévoir.

Enfin, débordé par l'opinion publique, le gouvernement dut subir une législation moins autocratique de la presse, et, en 1867, Louis Veillot put reprendre son journal avec le même titre et le même programme qu'avant sa glorieuse suppression :

«Je ne suis rien, je ne prétends à rien, je n'ai rien, je ne veux rien. Je n'appartiens à aucun parti, je ne me fais d'illusion sur aucun, je ne caresse aucune chimère; je ne suis lié, sauf envers l'Église, par aucune reconnaissance et par aucune affection. L'Église est ma mère et ma reine. C'est à elle que je dois tout, lui devant la connaissance de la vérité; c'est elle que j'aime, c'est par elle que je crois; d'elle seule j'espère tout ce que je veux espérer: homme, la miséricorde divine; citoyen, le salut de la patrie.»

Dès le premier jour, l'*Univers* retrouva tous les encouragements des catholiques et l'importance de son action. Le pape Pie IX lui envoya, pour faciliter ses débuts, une somme qu'il ne fut pas nécessaire d'utiliser et que Louis Veillot s'empressa de remettre au Denier de saint Pierre, comme il lui avait remis, pendant la suppression, le produit de plusieurs de ses livres.

Du reste, la question financière fut la moindre des difficultés de cette résurrection, et ceux qui y contribuèrent n'eurent pas à se repentir de leur confiance. Bien que le *Monde*, qui avait fait ce qu'on peut appeler l'intérim, eût refusé de fusionner avec l'*Univers* renaissant et gardât une partie de l'ancienne rédaction et des abonnés, celui-ci non seulement donna vingt pour cent de dividende, mais remboursa intégralement plus tard ses actionnaires, tout en leur laissant la propriété de leurs actions.

Au plébiscite de 1870, il fut sollicité de donner son appui au régime qui pourtant l'avait si arbitrairement traité. A la demande faite dans ce sens par M. Émile Ollivier, il répondit affirmativement, mais à une condition: que le gouvernement prendrait des engagements nouveaux et formels au sujet du maintien des États restant au pape. Le ministre n'osa aller jusque-là. Louis Veillot garda la neutralité; il regardait d'ailleurs comme bien plus importante que le plébiscite la question qui se débattait alors à Rome dans le concile du Vatican. De longue date il s'était montré partisan convaincu de l'infaillibilité pontificale; il appelait de ses vœux et préparait dans l'opinion la proclamation de ce dogme. Il a réuni dans *Rome pendant le Concile* ses articles à ce sujet; tout le monde se souvient avec quelle joie il salua la solution proclamée dans cette grave question.

Tout d'un coup, après la fin du concile, la guerre contre l'Allemagne éclata, et après les plus folles espérances, nous vîmes les revers succéder aux revers. Louis Veillot, Français de vieille souche, fut frappé au cœur des blessures de la patrie. Avec une émotion poignante il suivit la marche de l'envahisseur, il chercha à relever les courages et à tenir haut les cœurs. Tous les journaux reproduisirent quelques-uns de ces articles, appels de clairon qui ralliaient tous les Français au secours de la mère commune, la France, qu'il aimait parce qu'elle est la mère des grands hommes et des grandes idées, parce qu'elle a dans le monde chrétien la plus brillante histoire et qu'il ne consentait pas à désespérer de son avenir. C'était d'ailleurs pour elle que Louis Veillot avait combattu toute sa vie. S'il avait écrit tant de pages vengeresses contre la franc-maçonnerie, l'université sceptique et voltairienne, la presse corruptrice ou athée, c'est parce que son patriotisme clairvoyant y découvrait un fléau qui tarirait chez nous les sources de la foi et par là même des mâles vertus.

Louis Veillot resta à Paris, à la tête de l'*Univers*, jusqu'à ce que la Commune vînt l'en chasser. Il avait apprécié à leur valeur la bande de pillards qui s'était installée à l'hôtel de ville; ceux-ci, émules de l'empire qu'ils vilipendaient, répondirent au portrait qu'il traça d'eux par une suppression. L'*Univers* eut donc l'honneur d'être frappé par tous les gouvernements sous lesquels il vécut: aucun de ses rédacteurs ne fut décoré par aucun régime; ce seul fait permet, plus que tous les éloges, d'apprécier son indépendance et son courage. Il refusait jusqu'aux décorations pontificales et mettait une sorte de coquetterie à n'être rien, ni dans les académies ni dans les chancelleries d'aucun pays.

Quand l'Assemblée nationale eut à relever la patrie et à panser ses blessures, Louis Veillot jugea que le meilleur remède était la restauration de la monarchie. Il le dit bien haut dans son journal. Il tenait à cette restauration pour son pays d'abord, pour la papauté ensuite, qui venait d'être dépouillée. Il dut à cette idée énergiquement exprimée d'être frappé même par le gouvernement du 24 mai. M. de Bismarck, blessé par une lettre sur la persécution religieuse en Allemagne, demanda la suppression de l'*Univers*; on lui accorda la suspension pendant trois mois. Plusieurs fois Louis Veillot avait souffert par ses adversaires et pour la papauté; il ne manquait à sa gloire que d'être frappé pour la France et de la main de ses amis.

À l'occasion de cette dernière suspension de l'*Univers*, Louis Veillot reçut de ses amis des centaines de lettres. Il passa ses vacances forcées à répondre à toutes; ces réponses forment, nous

semble-t-il, la plus belle part de l'admirable recueil épistolaire qui a été publié sous le titre de «Correspondance de Louis Veillot.»

On trouve dans ce recueil la grandeur du caractère du chrétien, la sûreté de vue du journaliste, le charme et la délicatesse du lettré. Aucune ne ressemble à une autre dans cette multitude de missives que Louis Veillot jetait en prodigue aux quatre coins de l'horizon: on en a ressaisi quelques-unes, on les a rassemblées, elles portent toutes le même cachet de force et de grâce, pas une défaillance dans ces intimités. Combien y a-t-il d'écrivains, prétendus grands parce qu'ils ont toujours écrit en manchettes irréprochables et devant le public, qui subiraient, sans préjudice pour leur réputation, cette épreuve de voir mettre au grand jour leurs lettres à leurs sœurs ou à leurs camarades?

Quand il reprit, après la suspension de 1874, la direction de son journal, Louis Veillot dut ménager ses forces et consentir à une moindre part dans la rédaction de l'*Univers*. Il savait le vaillant journal en bonnes mains: son frère, ses collaborateurs restaient là, animés du même dévouement et encouragés par son exemple; il pouvait se permettre de ne plus donner à la direction politique de l'*Univers* autre chose qu'un concours lointain et intermittent.

Il avait droit de se reposer, certes, car il avait abusé de sa rare puissance de travail, et un jour vint où le grand ressort de cette admirable horloge intellectuelle se brisa. Il se promenait avec sa sœur: «C'est étrange, se dit-il tout d'un coup en portant la main à son front, je ne me souviens plus de rien, il s'est produit là un vide!» Et en effet, dès ce moment, atteint d'un ramollissement général, il ne fut plus que l'ombre de lui-même.

Mais il avait lutté pour deux causes impérissables: la vérité, la justice; dès lors son labeur n'était point perdu. «La récompense du semeur, écrivait-il à un ami, c'est que le bon grain soit dans la bonne terre. Cela est fait, dormons notre somme. La bonne semence est dans la bonne terre, rien ne l'empêchera de lever. Cela ne fait rien qu'on tue le semeur; quelquefois même la terre a besoin de cet arrosement qui la réchauffe. Étienne avait semé, il arrosa. Quel soleil se leva à ses yeux mourants pour lui promettre de beaux épis! *Ecce video caelos apertos.*»

Cette invincible espérance du triomphe consola les dernières années du grand écrivain; la maladie le condamnait à ne plus prendre la plume pour défendre ce qu'il aimait, il souffrait de ce silence forcé, il l'acceptait chrétiennement comme une préparation à bien mourir, mais il savait que la victoire viendrait. Il ne devait pas la voir de ses yeux de chair, mais la certitude qu'il en avait était la première récompense de son courage obstiné.

Il s'éteignit doucement au milieu de ses parents et de ses collaborateurs, le 7 avril 1883, serrant sur sa poitrine cette humble croix de bois qui, dans toute sa vie d'écrivain, avait été sa seule ambition. La foule immense qui suivit son cercueil à l'église Saint-Thomas d'Aquin lui apportait un témoignage d'admiration et de respect dont Paris fut étonné; l'un et l'autre de ces sentiments n'ont fait que grandir depuis envers la personnalité de Louis Veillot. Voici dix ans qu'il est mort; au lieu de l'oublier, on apprend à le connaître, et ses œuvres sont parmi les plus lues de ce siècle. Même ses adversaires les veulent et les doivent étudier, et il est impossible qu'ils sortent de cette lecture sans admirer ce noble caractère et cet immense talent.

Comme nous le disions en commençant cette étude, un seul écrivain pourra écrire la Vie de Louis Veillot. Cette biographie, due à une main fraternelle, doit être préparée déjà; nous souhaitons qu'elle paraisse bientôt. En ce temps d'incertitude et de trouble il sera réconfortant de connaître complètement un homme qui n'a servi qu'une idée dans sa vie, ne s'est courbé devant aucune hypocrisie, aucune ambition, aucune injustice, et a mérité cette épithète qu'il composait avec une confiance calme dans la décision du juge infallible:

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil,
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil...

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

Dites entre vous : « Il sommeille,
Son dur labeur est achevé ; »
Ou plutôt dites : « Il s'éveille,
Il voit ce qu'il a tant rêvé. »

J'espère en Jésus, sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa foi :
Au dernier jour, devant son Père
Il ne rougira pas de moi.